

lation. M^{me} de Bourgueil chez ta femme ! Et sous quel prétexte ?

— Depuis peu de temps elle fait partie de l'œuvre des prisons, dont elle est patronnesse ainsi qu'Amélie. Celle-ci, trouvant M^{me} de Bourgueil d'un esprit solide et distingué, d'une rare bonté de cœur et d'une mélancolie profonde, a ressenti pour elle une extrême sympathie et m'a fait part de son désir de se lier avec elle.

— Mon ami, reprit le major vivement frappé de cette circonstance, ce rapprochement de M^{me} de Bourgueil et de ta femme me semble étrange. Sans doute ta femme ignore le passé, puisque M. de Bourgueil, m'as-tu dit, n'a fait aucun éclat et que bien des années se sont écoulées depuis cette funeste aventure...

— Comme à toi, Maurice, ce rapprochement entre Amélie et M^{me} de Bourgueil m'a paru fâcheux. J'ai heureusement trouvé un prétexte plausible pour détourner ma femme de cette nouvelle liaison. Notre départ est prochain, lui ai-je dit ; tu te prépares des regrets en nouant des relations qui doivent être bientôt rompues.

— Il n'est pas moins inexplicable pour moi que M^{me} de Bourgueil, dont le caractère est si honorable, n'ait pas plutôt évité que recherché l'occasion de se rapprocher de ta femme.

— Peut-être M^{me} de Bourgueil aura-t-elle été forcée d'obéir aux volontés de son mari. Quel est le but de celui-ci ? Je l'ignore, mais il doit avoir quelque arrière-pensée, car depuis notre retour d'Italie, j'ai remarqué la présence de Bourgueil, de sa femme et de sa fille dans plusieurs salons où nous allons habituellement, et où je n'avais jusqu'alors jamais rencontré... C'est ainsi que j'ai plusieurs fois vu sa fille.

— Et M^{me} de Bourgueil !... quelle était son attitude dans le monde ?

— Elle souffrait visiblement de se trouver avec sa fille en face de ma femme et d'Hélène.

— Et M. de Bourgueil ?

— Toujours le même... Sardonique et froid, il n'avait pas l'air de me connaître, semblait rempli d'égards, d'affection pour sa femme et pour sa fille... mais cet homme est si faux, si vindicatif... que la vie de sa femme doit être une longue torture.

— C'est à craindre. Quant à son arrière-pensée, en forçant peut-être sa femme à se rapprocher de la tienné afin de les faire ainsi se rencontrer, son but me semble évident : c'est de mettre souvent M^{me} de Bourgueil face à face avec toi, et ainsi de réveiller sans cesse en elle de poignans remords.

— Tu es plus clairvoyant que moi ; cette vengeance seule doit être atroce.

— Dieu merci, ton départ est prochain et tu ne serviras plus ainsi malgré toi les ressentiments de M. de Bourgueil. Allons, ami, ne sois pas ainsi soucieux, reprit affectueusement le

major. Ce qui arrive est une des tristes conséquences du passé ; ce passé, tu l'as expié autant qu'il était en toi, tu peux du moins te dire que par la tendresse, par la droiture de ta vie depuis ton mariage, deux créatures de Dieu, ta femme et ta fille, n'ont connu que joie et bonheur en ce monde ; cela doit adoucir les regrets que te causent des maux irréparables ; mais, pardon, mon ami, j'oublie l'heure, et elle me presse...

— Maurice, dit vivement le général Roland, tiré de ses préoccupations par l'annonce du départ du major, c'est mal, ce que tu as fait ; tu as su, en me parlant de moi, éloigner l'entretien de ce qui t'intéressait ; me quitteras-tu donc sans me confier le secret de tes inquiétudes ?

— Si tu savais ce qu'il m'en coûte de te cacher quelque chose ! dit le major en paraissant céder malgré lui à l'amicale obsession du comte. Eh bien, voyons ; demain ou après... je pourrai peut-être te faire cette confidence ; mais pas avant. Maintenant, écoute-moi. Je ne retournerai pas à Ville-d'Avray ce soir. Mon séjour à Paris peut se prolonger. As-tu une chambre à me donner ?

— Allons, tu nous restes ; c'est du moins une compensation. Tu occuperas l'appartement où logeait mon premier aide-de-camp.

— Et surtout ne t'inquiète pas de moi si je ne rentrais que fort tard, ou si même je ne rentrais pas cette nuit.

— Maurice !... et tu veux que je ne sois pas alarmé !

— Ecoute, mon ami ; j'avais deux partis à prendre : venir à Paris et m'occuper à ton insu de ce qui m'amène ici, ou faire ce que j'ai fait, te demander à loger chez toi et me borner à une demi-confiance. Ce dernier parti avait l'inconvénient de t'inquiéter. Je l'avais prévu ; mais aussi excuse mon égoïsme : j'étais ainsi près de toi ; et je te le répète, si aujourd'hui une réserve absolue m'est imposée, demain je puis avoir recours à ta vieille amitié. Es-tu content ?

— Il faut se contenter comme l'on peut. Ainsi tu ne me laisses qu'une espérance ?

— Adalbert, tu es insatiable, dit le major en souriant. Allons, adieu et à revoir.

Et le major quitta le général Roland en se disant :

— Grâce à Dieu, j'ai réussi à lui cacher mes craintes, à savoir de lui ce que je voulais savoir, à l'inquiéter sur moi au lieu de l'inquiéter sur lui, et à demeurer dans cette maison sous un prétexte plausible.

Pendant que les scènes précédentes se passaient, Pietri s'était occupé des diverses commissions que lui avait données la comtesse.

Nous le suivrons donc à *Saint-Lazare* ;
A l'*Estaminet de la Grosse-Pipe* ;

Et chez *Mme de Bourgueil*.

VI.

Pietri, en arrivant à la prison de Saint-Lazare, demanda M^{me} David, l'une des inspectrices.

On le fit entrer dans le parloir.

Peu de momens après, M^{me} David parut.

Le Corse lui remit les cinq louis destinés à la prisonnière protégée de la comtesse Roland, ainsi que la lettre de celle-ci.

L'inspectrice, après avoir lu ce billet, dit à l'intendant avec une affabilité extrême :

— D'après la lettre de M^{me} la comtesse, je puis, monsieur, vous parler en toute confiance de notre pauvre Louise Beaulieu ; elle est véritablement digne de compassion ; aussi, ai-je bon espoir que, la protection de M^{me} la comtesse aidant, nous obtiendrons sous peu de jours grâce pleine et entière pour notre prisonnière.

— D'après ce que M^{me} la comtesse m'a fait l'honneur de m'apprendre, reprit Pietri, cette pauvre infortunée a été victime d'un moment d'égarement bien concevable après l'indigne séduction dont elle a été victime.

— Sans doute, elle a commis un acte très-coupable ; mais si vous saviez, monsieur, combien son repentir est sincère ! Et puis son caractère est si doux, sa conduite si exemplaire, qu'il n'y a qu'une voix en sa faveur. Je vous prierai donc, monsieur, de dire à M^{me} la comtesse que depuis que j'ai eu le plaisir de la voir, sa protégée a encore, s'il est possible, gagné dans mon « estime. » Répétez bien ces mots à M^{me} la comtesse : « dans mon estime, » si singulier que paraisse un tel sentiment, lorsqu'il s'agit d'une femme condamnée à une peine infamante pour tentative de meurtre. Du reste, je me suis occupée du mémoire à l'appui de la demande en grâce que M^{me} la comtesse désire ; il est prêt, je n'ai plus qu'à le relire, et, si vous voulez m'attendre ici un quart d'heure, je vous le remettrai.

— Je suis, madame, à vos ordres. Me permettez-vous seulement une demande, indiscrette sans doute, impossible à réaliser peut-être ?

— Parlez, monsieur, et soyez certain d'avance de mon désir d'être agréable à l'homme de confiance de M^{me} la comtesse Roland. Elle me parle de vous dans sa lettre en de tels termes, monsieur, que si ce que vous avez à me demander est faisable, c'est accordé.

— Madame, je suis un vieux, et j'ose le dire, un fidèle serviteur de la famille. Depuis bientôt trente ans, je n'ai pas quitté le général, j'ai vu naître sa fille, je suis dévoué à mes maîtres, âme et corps ; je n'ai pas d'autre mérite. Quant à l'objet de ma demande, le voici : depuis bien des années, je suis le seul confident des bonnes œuvres de M^{me} la comtesse, et Dieu sait si le nombre en est grand !

— Oh ! je vous crois, monsieur : la charité de M^{me} la comtesse doit être inépuisable.

— J'ai donc connu toutes les personnes que M^{me} la comtesse a secourues ; c'est pour moi un bonheur indicible que de les entendre exprimer leur vive reconnaissance pour ma vénérable et excellente maîtresse. Elle appelle cela « mes profits, » et elle a raison, ajouta le Corse avec un sourire de bonhomie touchante ; car rien ne m'est doux comme d'entendre bénir celle que je respecte le plus au monde. Or, jusqu'à présent je n'ai pas encore vu la nouvelle protégée de M^{me} la comtesse, et je...

— Et vous voudriez avoir aussi vos « profits » sur cette bonne œuvre, n'est-ce pas, monsieur ? dit l'inspectrice en souriant. Rien de plus naturel ; ce désir part d'un trop généreux sentiment pour que je ne m'y rende pas.

— Ah ! madame, que de bonté !

— Pendant que je vais relire le mémoire que vous devez remettre de ma part à M^{me} la comtesse, je ferai mander ici notre prisonnière... vous causerez avec elle, et je vous assure que cette fois vous serez enchanté de « vos profits, » car jamais la reconnaissance d'une obligée pour sa bienfaitrice ne s'est exprimée en termes d'une plus touchante sincérité. Attendez donc un instant, monsieur, Louise Beaulieu va venir.

L'inspectrice sortit, et peu d'instans après son départ, la prisonnière entra dans le parloir où se trouvait Pietri.

Cette jeune femme paraissait avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans. Sa taille élégante et élevée était accomplie ; sa beauté, rare et surtout remarquable par la douceur angélique et presque virgine de sa physionomie. Les brunes vierges de MURILLO ne montrent pas des traits plus purs sous leurs bandeaux de cheveux noirs, et n'ont pas sur leurs lèvres vermeilles un sourire plus céleste. Aussi, en voyant cette séduisante créature, au maintien rempli de modestie, de distinction et de grâce, à la voix suave et pénétrante, l'on se demandait comment elle avait pu concevoir seulement la pensée d'un crime, même atténué par les circonstances dans lesquelles il s'était commis.

Louise Beaulieu aborda Pietri avec un mélange d'embarras et de confusion, comme si, à l'aspect d'un étranger, la prisonnière sentait redoubler sa honte.

Le Corse attachait sur la jeune femme un regard profond et curieux. Un sourire rapide et sardonique passa sur ses lèvres pâles, puis ses traits reprurent leur expression de bonhomie, rendue plus vénérable encore par ses longs cheveux blancs.

— Ma pauvre enfant, dit-il d'un air paternel à Louise, qui gardait timidement le silence, M^{me} l'inspectrice a dû vous apprendre que je venais ici de la part de M^{me} la comtesse Roland.

— Oui, monsieur, répondit la prisonnière en

se hasardant à peine à lever sur l'intendant son regard angélique.

— Allons, mon enfant, reprit affectueusement le Corse, ne tremblez pas ainsi ; je serais chagrin de vous intimider... mettez-vous, de grâce, en confiance avec moi. Madame la comtesse m'a dit l'intérêt qu'elle vous portait ; madame l'inspectrice justifie cet intérêt par le bien qu'elle pense de vous.

— Excusez-moi, monsieur, répondit la jeune femme avec un sourire navrant ; la première fois que je me trouve avec un étranger, je crains toujours qu'il ne voie en moi que la prisonnière, la criminelle.

— Rassurez-vous... M^{me} la comtesse m'a tout dit... je sais que vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer.

— Ah ! du moins, au milieu de l'abaissement où je suis tombée, il me reste une vertu, la reconnaissance. Tenez, monsieur, je n'ai jamais connu le bonheur d'avoir une mère... mais si j'en juge d'après ce que je ressens pour M^{me} la comtesse, je dirais que je sais maintenant ce que c'est que d'adorer, que de vénérer une mère, si une infortunée comme moi pouvait se permettre de donner ce nom à sa bienfaitrice.

— Pourquoi pas, puisque vous avez pour elle les sentimens d'une fille ? Mais, dites-moi, pauvre enfant, vous avez dû beaucoup souffrir, orpheline bien jeune probablement ?

— Jamais, monsieur, je n'ai connu ni mon père ni ma mère. « Elle... » ajouta Louise en portant les mains à ses yeux humides de larmes. « elle, » elle est morte de fatigue, de misère... de chagrin sans doute, dans un petit village qu'elle traversait, me portant, m'a-t-on dit, sur son dos. De braves paysans m'ont recueillie par charité. Quand j'ai été un peu plus grande, de bonnes sœurs, établies dans un petit bourg voisin du village, m'ont fait venir auprès d'elles, m'ont donné le peu d'instruction que je possède, m'ont appris la couture et m'ont surtout élevée dans des principes religieux dont, pour mon malheur, je ne me suis pas toujours assez souvenue.

— Et en sortant de chez ces bonnes sœurs, qu'êtes-vous devenue ?

— Une charitable dame, maîtresse d'un château touchant au bourg, avait avec les sœurs de fréquentes relations pour des œuvres de bienfaisance, car elle était aussi compatissante que madame la comtesse.

— Allez, pauvre enfant, croyez-moi, les bonnes gens sont moins rares qu'on ne le pense.

— Plus que personne je dois le savoir, monsieur ; j'ai eu le bonheur de rencontrer dans ma triste vie la dame dont je vous parle et madame la comtesse ; mais celle-ci m'inspire une gratitude plus grande encore. N'est-ce pas à une pauvre femme perdue, criminelle, qu'elle a daigné tendre la main avec une pitié presque maternelle ?

— Rien ne prouve mieux la délicatesse de votre cœur, que cette distinction dans votre reconnaissance. Et cette dame dont nous parlons, qu'a-t-elle fait pour vous ?

— Elle avait une fille de dix-sept ans ; c'était à peu près mon âge ; elle me proposa d'être sa femme de chambre, me disant avec bonté que je serais presque traitée comme l'enfant de la maison.

— Ainsi, vous avez accepté d'entrer en servitude ?

— Hélas ! monsieur, élevée par charité, sans ressources, sans famille, je n'avais pas le droit d'écouter mes susceptibilités.

— Oh ! ce n'est pas un reproche que je vous adresse ; il n'est pas d'humble condition que l'on ne puisse honorer. Je dis avec une sorte de fierté que depuis trente ans je suis au service de madame la comtesse ou de son mari. Vous voici donc placée chez cette dame comme femme de chambre de sa fille ?

— Oui, monsieur, et heureuse autant que je pouvais l'être. J'assistais même aux leçons que l'institutrice de ma jeune maîtresse lui donnait ; j'ai acquis ainsi quelques connaissances au-dessus de ma position. Je suis restée dans cette maison jusqu'à l'époque où cette demoiselle s'est mariée.

— Pourquoi vous interrompre et soupirez si tristement, mon enfant ?

— Hélas ! monsieur, de cette époque datent tous mes malheurs.

— Vraiment ! et comment cela ?

— Après son mariage, ma jeune maîtresse est partie pour un long voyage avec son mari ; je l'ai accompagnée. Si elle avait toutes les qualités du cœur et de l'esprit, quelques dons extérieurs lui manquaient ; dons fragiles et souvent funestes à ceux qui par hasard les possèdent !

— Vous dites cela, mon enfant, comme si vous faisiez allusion à vous-même ; et certes, sous le rapport de la beauté, peu de personnes sont mieux douées que vous ! Oh ! que votre modestie ne s'alarme pas ; ce n'est point là un compliment ; l'on n'en fait guère lorsque, comme moi, l'on a des cheveux blancs.

— Que vous dirai-je, monsieur ? j'eus le malheur d'être trouvée belle par le mari de ma jeune maîtresse.

— Bon Dieu ! que m'apprenez-vous là ! Honnête et attachée à votre maîtresse, comme vous deviez l'être, quelle cruelle situation pour vous !

— Si cruelle, monsieur, qu'au bout de trois mois, révoltée des honteuses obsessions dont j'étais l'objet, et surtout désespérée de voir si indignement tromper ma maîtresse, qui dans son aveuglement, adorait son mari, je la priai de me laisser revenir en France. Très surprise de ce désir, elle m'en demanda instamment le motif, car elle daignait m'être fort attachée.

— Malheureusement, vous ne pouviez l'éclairer : c'eût été lui porter un coup affreux !

— Je n'en aurais jamais eu le courage, monsieur. Aux pressantes questions de ma maîtresse, je répondais avec embarras ; je n'ai jamais su mentir.

— Il ne faut que causer avec vous dix minutes pour s'en convaincre, pauvre chère enfant ! dit le Corse en dissimulant de nouveau un sourire sardonique. Je crains bien que votre maîtresse, se méprenant sur la cause du congé que vous sollicitiez...

— Hélas ! monsieur, je fus accusée de la plus noire ingratitude, car ma maîtresse m'avait plusieurs fois suppliée de rester auprès d'elle. Alors, le bien que l'on m'avait fait, le touchant intérêt dont j'avais été si longtemps l'objet, tout me fut durement reproché. Je fus pour ainsi dire chassée par ma maîtresse, moi, moi qui me sacrifiais à sa tranquillité !

— C'était horrible, chère enfant !

— Je ne pouvais blâmer ma maîtresse : ignorant la cause de mon départ, elle devait me croire un monstre d'ingratitude.

— Et ensuite qu'êtes-vous devenue ?

— Le peu d'argent que j'avais économisé m'a servi à payer mon voyage et à vivre à Paris, pendant les premiers tems de mon arrivée, attendant une place ou quelques travaux d'aiguille et de tapisserie. Me placer, c'était presque impossible ; ma maîtresse, irritée, m'avait refusé un certificat. Je pus heureusement trouver un peu d'ouvrage ; je vivais donc de mon travail, lorsque l'heure de ma perte arriva.

Et Louise tressaillit de tout son corps à ce souvenir.

— Oui, dit le Corse d'une voix pénétrée, madame la comtesse m'a dit cela. Séduite, puis indignement abandonnée !... Alors, la tête égarée, perdue, vous avez voulu tuer votre séducteur et...

— Ah ! monsieur, pitié ! s'écria Louise en joignant les mains et tournant vers Pietri sa physionomie navrée, suppliante. Ne me rappelez pas mon déshonneur, mon crime ! Mes remords ne me les rappellent que trop souvent !

— Ah ! maintenant que je sais votre vie, dit Pietri d'un ton de commisération profonde, maintenant que je vous ai entendue raconter vos malheurs avec cet accent de touchante commisération qui va droit au cœur, je comprends le profond intérêt que vous portent madame la comtesse et toutes les personnes qui vous entourent, pauvre chère enfant !

— Hélas ! monsieur, la reconnaissance du bien qu'on daigne me faire, ma sincérité dans l'aveu de mes fautes, mes remords de les avoir commises, voilà mes seuls titres à ces bontés dont je voudrais être plus digne.

En disant ces mots de sa voix douce et insinuante, Louise Beaulieu porta de nouveau ses mains à ses yeux remplis de larmes.

Mais le Corse, saisissant presque brutalement les mains de la prisonnière, les lui rabassa, afin de pouvoir la regarder bien en face ; puis il lui dit à voix basse, en souriant d'un air de dédain et de méchanceté :

— Ne feins donc pas de pleurnicher ainsi, effrontée menteuse ! hypocrite damnée ! je te connais, beau masque ! Morbleu ! tu n'as perdu aucune de tes qualités infernales ! j'ai voulu m'en assurer. Bravo ! ma fille ! Tout autre que moi eût été ta dupe.

VII.

La prisonnière, en entendant Pietri l'accuser si brusquement de mensonge et d'hypocrisie infâme, parut d'abord frappée de stupeur, comme si elle n'eût rien compris aux paroles du Corse. Puis à la stupeur succéda une expression de douleur navrante, puis enfin l'indignation que cause une accusation outrageante. Aussi, redressant fièrement la tête, la jeune femme s'écria avec amertume :

— Je suis tombée bien bas, mais jamais je ne me suis souillée d'un mensonge, jamais je ne suis descendue jusqu'à l'hypocrisie... entendez-vous, monsieur !

— Très-bien !... bravo ! reprit Pietri avec un sourire sardonique ; comme elle est belle ainsi ! comme elle a l'air vraiment indigné ! comme son accent est sincère !... Et la pantomime donc ! c'est sublime !... Mais, mauvais démon, tu aurais fait fortune au théâtre, et de plus d'une manière ! Comment une fille d'esprit comme toi n'a-t-elle pas débuté dans la comédie, voire même dans le drame ? La fameuse M^{me} Dorval ne t'aurait pas été à la cheville !

— Ah ! vous pouvez m'insulter impunément, monsieur, reprit Louise dont les yeux se remplirent de larmes, tandis que sa voix, naguère vibrante de courroux, redevenait d'une douceur angélique : je suis femme, je suis prisonnière, et condamnée pour un si grand crime, que toute accusation contre moi est possible. J'ai l'habitude du malheur, monsieur, je saurais souffrir sans me plaindre.

Et ses larmes coulèrent sur ses joues empourprées par l'émotion.

— Des larmes ! dit le Corse en joignant les mains avec une admiration ironique, de vraies larmes coulant des yeux ? de la vraie rougeur sur la joue ?... On me l'avait dit, je n'y voulais pas croire. Elle pâlit, elle rougit, elle s'indigne, elle s'apaise avec une perfection inimitable. Je me rends à l'évidence ; je m'incline devant ce talent de premier ordre.

— Monsieur ! s'écria la prisonnière en se levant calme, digne, presque majestueuse, je suis condamnée à la prison, non pas à vos insultes. Et elle se dirigea vers la porte du parloir.

Le Corse la regarda s'éloigner de quelques

pas, puis, accompagnant ses paroles d'un geste impérieux, il lui dit :

— Reste là, *Louisa Marchetti* !

A ce nom, la prisonnière surprise perdit sa présence d'esprit habituelle, et resta pétrifiée ; elle pâlit affreusement. Ses traits, jusqu'alors d'une expression céleste, se transfigurèrent. L'ange devenait démon ; la rage, la haine contractèrent ces traits, naguère si purs et si doux. Ses grands yeux noirs étincelèrent d'un feu sombre. Son premier mouvement, presque machinal, fut de jeter rapidement un faveur regard autour d'elle, et sur elle-même, comme si elle eût cherché une arme quelconque ; puis, la réflexion succédant à ce moment d'emportement qui l'avait trahie, sa figure redevint impassible comme un masque de marbre, et après une légère hésitation, elle s'avança de nouveau vers la porte sans regarder Pietri.

— Si tu bouges, lui dit le Corse, je révélerai qui tu es. Reviens ici, et écoute-moi.

La prisonnière s'arrêta, réfléchit, se retourna, et revint lentement vers Pietri, en attachant sur lui son noir regard, qui eût épouvanté tout autre que cet homme.

Après l'avoir assez longtemps envisagé, comme pour s'assurer qu'elle ne le connaissait pas, elle lui dit d'une voix brève et dure :

— Qui êtes-vous ?

— Il ne s'agit pas de moi, mais de toi. Tu t'appelles Louise Marchetti !

— C'est faux !

— Ce que tu m'as raconté de ta vie passée, ainsi qu'à tant d'autres bonnes âmes, est une histoire comme tu sais les inventer. Ta mère, Paula Marchetti, est morte à Paris ; tu avais alors cinq ans. Une mauvaise femme, voisine de ta mère, te voyant orpheline, t'a élevée, non par compassion, mais pour te vendre un jour ; car tu promettais d'être ce que tu es, belle comme un ange.

— Vous rêvez !

— A quatorze ans, l'on t'avait déjà vendue et perdue.

— Ces honnêtes marchés ne sont pas rares à Paris, répondit la prisonnière avec une froide amertume ; vous me confondez avec une autre.

— A quinze ans, tu as été envoyée dans une maison de correction ; là, déjà pervertie jusqu'à la moelle des os, tu as commencé à te livrer à ton grand art de comédienne. Une excellente femme, touchée de ta jeunesse, et séduite par ton hypocrisie diabolique, a demandé de se charger de toi pour t'arracher à l'abîme du vice ; elle t'a comblée, t'a donné de l'instruction. Tu as une volonté de fer ; tu es très-intelligente, tu as profité vite ; au bout de trois ans de séjour chez ta bienfaitrice, tu n'étais plus reconnaissable (au-dehors, s'entend). Bien des jeunes personnes de bonne famille ne te valaient pas pour l'instruction, le charme et la distinction des manières.

Louisa Marchetti (rendons-lui son véritable nom), malgré son calme apparent et son front aussi impénétrable que l'airain, dévorait Pietri du regard, à la fois stupéfaite et épouvantée de voir sa vie ainsi dévoilée par cet inconnu.

Il poursuivit.

— Ta protectrice avait un fils au collège plus jeune que toi d'une année ; il avait dix-sept ans ; tu en avais dix-huit. Le temps des vacances arrivé, il les passe chez sa mère, devient amoureux de toi, prend cinq ou six mille francs dans le secrétaire maternel, et une belle nuit vous partez tous deux.

— Mensonge !

— La police vous rattrape bientôt, et tu n'es condamnée qu'à un an de prison, comme complice, un peu involontaire, du vol fait par le fils à sa mère.

— Continuez, si cela vous plaît !

— A ta sortie de prison, je te perds de vue pendant quelque temps ; mais je te retrouve *baronne... oui, pardieu ! baronne de Montglas !...* menant grand train, citée comme l'une des femmes les plus élégantes de Paris ; le tout, grâce aux prodigalités d'un riche Américain. Tu avais alors pour *conseiller intime* un certain Saint-Lambert, chevalier d'industrie quelque peu filou, au demeurant le plus beau fils du monde. Il t'enseignait la manière de plumer à vif ton Américain ; tu profitas des leçons, et cet imbécile d'outre-mer quitta la France complètement ruiné par toi. Malheureusement, les Américains ne renaissent pas de leurs cendres comme le phénix. A ton opulence passée commença à succéder la gêne. Ce fut alors, rappelle-toi bien ceci, ce fut alors qu'un ami anonyme te donna charitablement avis d'une excellente occasion qui s'offrait à toi pour remplacer ton Plutus. Il s'agissait de prendre habilement dans tes filets un général d'un âge mûr, fort riche et autrefois fort libertin ; on te conseillait, pour entamer la connaissance, d'écrire au général une charmante petite lettre (comme tu les sais écrire), afin de le prier d'honorer d'une visite la fille d'un de ses anciens frères d'armes. Tu avais tout à gagner, et rien à risquer que ta vertu. Aussi, à tout hasard, tu suis l'avis anonyme ; la lettre est écrite ; le général donne dans le piège, vient te voir et te trouve adorable... Malheureusement, ajouta le Corse avec un soupir de sinistre regret, malgré ta beauté, tes séductions, tes coquetteries, le général, au moment de succomber à la tentation, fit le Scipion et resta pur comme la blanche hermine.

— Est-ce bientôt fini ?

— Tout-à-l'heure. Les derniers débris de ton opulence américaine disparus, tu pars avec ton conseiller intime, Saint-Lambert, pour Bordeaux. Là, vous ouvrez une sorte de tripot de bonne compagnie ; les dupes accourent chez la baronne de Montglas et chez son gentil-

homme, M. de Saint-Lambert : la pipée commence et devient merveilleusement productive. Mais, hélas ! quelques joueurs malotrus, furioux d'avoir perdu beaucoup d'argent, parlent d'escroquerie, de cartes bizeautés, tant et si bien, qu'un beau soir la police fait une descente chez madame la baronne, et elle est coffrée, tandis que son complice trouve moyen de s'échapper.

— J'ai de la patience, n'est-ce pas ?

— Baronne, tu as toutes les vertus théologiques, sans compter les autres. Te voilà donc en prison une troisième fois ; mais ta beauté, ton hypocrisie, ton charme perfide, sont pour toi un puissant talisman. Je ne sais par quel moyen diabolique tu parviens à séduire, à affoler l'une des surveillantes de la prison de Bordeaux, de même que tu as fasciné l'inspectrice qui était ici tout-à-l'heure. Cette surveillante prépare, favorise ton évasion, et madame la baronne, fuyant de Bordeaux, arrive à Paris sous le nom de Louise Beaulieu. Alors changement complet de personnage : tu teins tes cheveux blonds en noir, tu loues une petite chambre, et tu y vis en grisette. Bientôt tu t'amouraches d'un jeune commis. C'était cette fois, de ta part, une véritable passion probablement, car, au bout de cinq ou six mois de liaison, le commis ayant rompu avec toi pour se marier, tu l'attends un soir à sa porte et tu le frappes de deux coups de couteau. Arrêtée en flagrant délit de meurtre et confrontée aussitôt avec ta victime, tu as l'audace de t'écrier : « J'étais innocente et pure ; cet homme m'a séduite et abandonnée : je me suis vengée. » Le pauvre diable, quoiqu'à moitié mort, ne te contredit pas, flatté sans doute de passer pour le premier et unique séducteur d'une aussi belle fille que toi ; et, prenant sans doute en pitié ta position, il confirme ton mensonge et te donne pour un miracle de vertu avant ta chute. Il n'en faut pas plus pour commencer à égarer la justice. Ta finesse, ta présence d'esprit, ton hypocrisie achèvent la besogne ; et l'on est à cent lieues de penser que la blonde *Louisa Marchetti*, la fausse *baronne de Montglas*, échappée de prison, et la brune grisette *Louise Beaulieu* sont une même personne. Arrive le jour de ton jugement ; la déposition bienveillante de ton séducteur, la justice qu'il rend à ton désintéressement, à ta fidélité, à ton dévouement pour lui, disposent tes juges à merveille ; tu parais, tu parles, tu pleures, tu émeus, tu charmes, tu passionnes, tu tournes toutes les têtes : les bons jurés sanglotent, le procureur du roi a la larme à l'œil ; l'on t'accorde des circonstances atténuantes : tu n'es condamnée qu'au minimum de la peine, et une fois ici, tu deviens l'idole et l'exemple de la prison.

— Est-ce tout ?

— Un moment encore. Il y a trois semaines, tu reçois un billet anonyme où l'on te dit :

« Une personne qui vous sait plus malheureuse que coupable, vous engage à demander la protection de M^{me} la comtesse Roland, patronnesse de l'œuvre des prisons ; elle sera touchée de votre résignation et de votre repentir, et pourra peut-être s'intéresser à vous. » L'inspectrice, qui lit toutes les lettres des prisonniers, t'engage à profiter de l'avis ; tu en profites, te disant sans doute à part toi : « J'ai tenté, il est vrai, de séduire autrefois le mari de la comtesse, le général Roland, mais sous le nom de baronne de Montglas ; la femme du général ne peut donc soupçonner que Louise Beaulieu a le moindre rapport avec la baronne, de qui d'ailleurs elle n'a jamais entendu parler. » L'on te recommande à ma maîtresse ; elle cause avec toi ; bientôt tu l'as fascinée comme les autres, et aujourd'hui elle va demander ta grâce, certaine de l'obtenir. Te voilà donc graciée, à moins que je ne dise simplement : « Louise Beaulieu n'est autre que Louisa Marchetti, la fausse baronne de Montglas, échappée des prisons de Bordeaux. »

— Est-ce tout, cette fois ?

— A peu près.

— A votre tour, écoutez-moi bien, reprit la jeune femme en jetant au Corse un regard d'audacieux défi. Quand même je serais Louise Marchetti, vous ne me perdriez pas.

— Pourquoi ?

— Si vous aviez voulu me perdre, ce serait déjà fait.

— Peut-être.

— En venant ici, vous pensiez que j'étais celle que vous preniez pour Louise Marchetti.

— Ah ! tu n'avoues pas encore ?

— Je n'ai rien à avouer.

— C'est très-fort.

— Vous n'avez rien dit à l'inspectrice, vous voulez donc mettre un prix à votre silence.

— Ce que c'est que d'avoir affaire à une fille d'esprit ! Eh bien ! oui, je mets un prix à mon silence, c'est-à-dire à ta grâce. Obéis à mes ordres, je presse la comtesse d'agir, dans deux ou trois jours peut-être tu es libre, et avec ta liberté, je t'assure un sort digne d'envie.

La prisonnière réfléchit assez longtemps, et reprit :

— Si j'étais Louisa...

— Ah ! toujours ?

— Si j'étais Louisa, quelles seraient vos conditions ?

— Elles sont de deux sortes.

— De deux sortes ?

— L'une à accomplir à l'heure même, les autres plus tard.

Louisa Marchetti réfléchit de nouveau, et dit froidement :

— Et si, moi, je vous en imposais, des conditions ?

— Baronne, je t'admire !

— Si, lorsque l'inspectrice va venir, je lui

disais : « Madame, vous m'avez prévenue tout à l'heure qu'un homme vénérable, qui jouit de toute la confiance de M^{me} la comtesse Roland, ma protectrice, désirait causer avec moi. Cet homme est indigne de la confiance de sa maîtresse. »

— Ensuite, baronne ?

— « Il a sans doute quelque ténébreux et coupable intérêt à lui cacher que je suis Louisa Marchetti, car il sait que je m'appelle ainsi, et, au lieu de révéler ce secret à sa maîtresse, il veut la tromper, car il me propose de se taire moyennant condition. Pénétrée de reconnaissance pour les bontés de M^{me} la comtesse, je préfère y renoncer, me perdre moi-même par l'aveu que je fais, plutôt que de ne pas démasquer un misérable, d'autant plus dangereux pour ma bienfaitrice qu'elle a en lui une confiance aveugle. »

— Eh ! eh ! baronne, ce n'est pas mal. Je reconnais ta manière ; tu pourrais tirer encore parti de ton aveu en paraissant te sacrifier pour la comtesse, et l'intéresser ainsi à toi, quoi qu'il arrive. Oh ! tu es une femme de ressource ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais. Seulement, cette belle petite rouerie pêche par la base.

— Pourquoi ?

— D'abord, tu te perds.

— Mais je vous perds aussi.

— Non ; car je nie ce que tu dis.

— Si ; car, moi, je l'affirme.

— Toi ! une reprise de justice ! Toi ! la fausse baronne de Montglas ! on ne te croira pas.

— Erreur ! l'on me croira d'autant mieux que personne n'admettra que, pour le plaisir de mentir, je me livre moi-même comme Louisa Marchetti, au moment d'obtenir ma grâce sous le nom de Louise Beaulieu.

Le Corse se mordit les lèvres de rage.

A ce moment, l'inspectrice entra.

La physionomie des deux personnages changea comme par enchantement : celle de Louisa redevint candide et triste, celle de Pietri pleine de bonhomie.

— Monsieur, lui dit l'inspectrice en lui remettant un pli sous enveloppe, voici le mémoire à l'appui de la demande en grâce de notre pauvre prisonnière. Veuillez dire à M^{me} la comtesse que M. le directeur, ainsi qu'elle le verra d'ailleurs, a chaleureusement apostillé ce mémoire, et qu'il se joint à moi pour supplier M^{me} la comtesse d'user sans retard de tout son crédit en faveur de notre protégée.

— Soyez assurée, madame, répondit Pietri, que M^{me} la comtesse a pris trop à cœur cette affaire pour ne pas la mener à bonne fin...

— Ah ! madame, dit à l'inspectrice Louisa d'une voix émue, et en levant sur elle son regard angélique, l'on n'emporte jamais de prison que des souvenirs de honte et d'amertume, et moi, grâce à vous et aux personnes qui, ainsi

que monsieur, daignent porter tant d'intérêt à ma triste position, je n'emporterai d'ici que des souvenirs de vénération et de reconnaissance.

— Vous l'entendez, monsieur, reprit l'inspectrice ; vous avez causé avec elle, trouvez-vous quelque exagération dans tout le bien que je vous ai dit de notre prisonnière ?

Puis, souriant, elle ajouta :

— Vos profits ont dû être beaux, j'espère.

— Hélas ! madame, je suis si cupide, si insatiable, que j'oserais vous demander encore quelques minutes de profit. Cette chère enfant me racontait sa jeunesse, ses malheurs, et je ne puis vous dire avec quelle émotion je l'écoutais.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, monsieur. Profitez, profitez à votre aise, reprit obligeamment l'inspectrice. Causez avec Louise tant qu'il vous plaira ; elle aura ses profits à son tour, car l'entretien des personnes honorables est toujours précieux. Lorsque vous voudrez sortir, monsieur, vous vous adresserez au gardien, qui se trouve dans la pièce d'entrée, et qui attend Louisa pour la reconduire dans sa cellule.

L'inspectrice sortit.

Le Corse et Louisa restèrent de nouveau seuls.

VIII.

Pietri, resté seul avec Louisa Marchetti, lui dit :

— Ta menace de me perdre en te perdant avait un côté spécieux ; il m'a d'abord inquiété. Tu le vois... je suis franc... Mais toute réflexion faite, je n'ai rien à craindre de toi.

— Ah ! vous croyez ?

— Oui, baronne. Sais-tu pourquoi je ne révèle ni à l'inspectrice, ni à mon excellente maîtresse, que tu es Louisa Marchetti ?

— Pour quelque détestable motif. J'ai de l'expérience... Et rien qu'à votre air... je ne crois pas avoir rencontré un homme plus dangereux que vous. Je ne sais pourquoi j'aurais de la joie à vous perdre en me perdant... Vous le voyez, moi aussi je suis franche.

— C'est touchant, baronne, mais peu concluant, tu vas le voir.

— Voyons.

— Tu avertis, je suppose, l'inspectrice, que j'ai caché à ma maîtresse que tu étais Louisa Marchetti.

— Oui ; comment vous tirer de là ?

— En disant vrai, comme toujours.

— En disant vrai ?

— Tu vas le comprendre, baronne. Révéler à ma maîtresse qui tu es, lui prouver qu'elle a été dupe de son adorable bonté et de ton infernale hypocrisie... ça aurait été lui porter un coup trop cruel. C'est peut-être une faiblesse de ma part, ajouta Pietri en reprenant son accent de feinte bonhomie, mais je n'ai pas eu le

courage de causer une si pénible déception à ma digne maîtresse : telle est la vérité, telle je la dirais si tu étais assez folle pour te dénoncer toi-même... en croyant me perdre...

Louisa Marchetti se mordit les lèvres à son tour et reprit :

— C'est adroit !...

— Eh ! mon Dieu non ! reprit le Corse en redoublant de bonhomie ; ce n'est pas adroit, c'est tout simplement sincère. Va, crois-moi, pauvre enfant, le parti de la sincérité est toujours le meilleur à prendre.

— De sorte que vous ne me menacez plus ?

— Moi ! grand Dieu !

— Vous ne mettez plus de conditions à votre silence ?

— Si fait, si fait... chère bonne créature ! Il ne s'agit pas seulement de vous gracier, il faut encore s'occuper de votre avenir, l'assurer, ne pas vous exposer à retomber dans d'autres égarements, angélique personne ! Or, je vous l'avoue, malgré ma vive répugnance à désillusionner ma vénérable maîtresse sur votre compte, j'aurais, voyez-vous, ce courage, si méconnaissant vos propres intérêts, vous vous refusiez à accomplir certaines conditions que je dois, hélas ! vous imposer dans le seul but de vous préserver de nouveaux malheurs.

Louisa Marchetti, pendant que le Corse parlait ainsi, attachait sur lui un regard pénétrant ; elle lui dit après quelques instants de silence :

— Assurément vous êtes un scélérat !... Dieu me damne ! je crois valoir encore mieux que vous !

— Ah ! baronne... ce n'est pas modeste ce que vous dites là.

— Mais quel est donc ce démon ? ajouta Louisa, comme en se parlant à elle-même. D'où vient-il ? comment sait-il le secret de toute ma vie !... que veut-il de moi ?

— L'heure des confidences n'est pas encore venue, baronne... Mais, répondez-moi. Ta mère...

— Ma mère ! dit vivement la prisonnière en tressaillant.

— T'en souviens-tu, de ta mère ? reprit Pietri. Elle a bien souffert, n'est-ce pas ?

Une expression indéfinissable se peignit soudain sur les traits de Louisa ; étrange mélange de douleur, de haine et d'attendrissement ! Cette femme, endurcie par le vice, rompue au mensonge et à l'hypocrisie, était cette fois en proie à une émotion profonde. Elle ne pleura pas ; mais ses noirs sourcils se froncèrent, ses lèvres furent pendant un instant agitées d'un tremblement convulsif, et sa poitrine de marbre se souleva péniblement, oppressée par un poids douloureux.

— Tu ne réponds pas ? reprit le Corse ; et il ajouta avec un rire sinistre :

— Ah ! ah ! ah ! ta mère !... elle a dû mourir ivre de fureur, si elle a bu toutes les larmes de honte et de désespoir qu'elle a versées !

A cet horrible sarcasme, Louisa devint livide ; ses yeux déjà si grands s'agrandirent encore, de sorte qu'un cercle blanc se dessinait autour de ses noires prunelles : ses dents se serrèrent si convulsivement que l'on vit saillir les muscles de ses mâchoires ; son silence, sa physionomie redoutable, le regard fixe, terrible qu'elle jeta sur Pietri, en faisant lentement deux pas vers lui, furent si effrayants, que cet homme au cœur de bronze recula machinalement, mais pas assez vite, pour que la violente et robuste créature, bondissant soudain sur lui comme une panthère, ne le saisît à la gorge. Quoique belles et blanches, les deux mains de la prisonnière étreignirent si énergiquement le cou de Pietri, qu'il ne put prononcer un mot ni pousser un cri... Il suffoquait.

— Misérable lâche ! murmura Louisa Marchetti, oseras-tu encore te railler de ma mère et de ses souffrances ?

Le Corse, affaibli par l'âge et hors d'état de lutter avec la prisonnière, dont la colère doublait les forces, tâcha de répondre à la question qui lui était posée, en faisant un signe de tête négatif, car il avait le cou pris et serré comme dans un étoupe.

— Prends garde, dit Louisa en le repoussant loin d'elle avec un sombre dédain, je t'étrangle ou je te brise la tête à coups de chaise si tu oses encore prononcer le nom de ma mère !

Et pendant que Pietri, à demi suffoqué, reprenait en trébuchant son équilibre et rajustait sa cravate, Louisa se laissa tomber avec accablement sur une chaise, cacha sa figure entre ses mains, et quelques larmes... de vraies larmes cette fois, mouillèrent ses yeux enflammés de courroux.

Le Corse, revenu de son premier étourdissement, causé par la brusque attaque de la prisonnière, ne parut pas irrité ; loin de là : une sorte de satisfaction sinistre se lut sur son visage, et, se rapprochant de la jeune femme, il lui dit, toujours impassible et sardonique :

— Louisa... tu as failli m'étrangler... Je te sais gré, non de l'acte, mais du motif... Mes paroles te semblent étranges... Bientôt peut-être tu les comprendras.

La prisonnière, absorbée dans de sombres pensées, ne répondit rien. Voulant apaiser Louisa, non par compassion (il était un de ces monomanes de haine et de vengeance aussi insensibles aux larmes que le serait un roc), mais pour la réussite de ses projets, le Corse lui dit :

— Allons, ma fille, ne me crois pas si diable que j'en ai l'air... Je plaisantais. Au fond, je n'ai voulu insulter ni aux souffrances de ta mère ni aux tiennes... car, avant d'arriver où tu en es, à une condamnation pour meurtre, tu as dû beaucoup souffrir... Tu n'étais sans doute pas née mauvaise... mais que veux-tu ? la misère, le vice où l'on t'a jetée presque enfant, plus tard la vie de prison et de bohème à la-